

Cher Claude,

- 52 -

je vous ai rencontré dans une librairie de Strasbourg. Dans la campagne alsacienne d'où je provenais, parmi ceux de ma famille, personne ne connaissait votre nom. J'étais monté à Strasbourg afin d'entamer des études, et je m'échappais des disciplines scientifiques par des promenades dans les rues de Strasbourg, et par l'exploration des rayons des librairies Kléber, et Broglie. Je fréquentais tout particulièrement les rayons de poésie. A force d'errer, je suis tombé sur *Aux portes du labyrinthe*. J'ai essayé de lire, je n'ai rien compris, j'ai laissé ce livre. Au hasard de mes pérégrinations je l'ai repris plus tard, abandonné encore au fil d'autres détours, retrouvé à nouveau... J'essayais de comprendre ce que les poètes nous disent d'essentiel, et qui reste difficile à comprendre.

Bien plus tard, je vous ai adressé le petit recueil de textes que je venais de publier. Je l'avais adressé à quelques autres personnes ; la plupart n'avaient pas répondu. Vous avez pris la peine de rédiger une note de lecture mise en ligne sur *Temporel*, puis publiée dans la revue *Peut-Être*. Vous vous souveniez, vous aussi, des anciens Kacheloffa ; vous avez été attentif à mes évocations de choses concrètes d'autrefois ; vous avez participé au mouvement de mes textes ; vous m'avez témoigné votre solidarité en ce monde où nous sommes tous *glichzittig fremd un d'haim*, emportés par la durée, tournoyants dans ce monde qui s'éclipse en plongeant dans l'abîme. Vous êtes venu à ma rencontre, vous m'avez accompagné le temps d'une promenade, et je vous en ai été reconnaissant.

Quelques jours plus tard je vous écoutais en conférence à la Société Industrielle de Mulhouse. Vous parliez de votre jeunesse à Bitschwiller, du français que vous ne compreniez pas à l'école – puisque l'alsacien était votre langue maternelle –, puis de votre apprentissage de l'hébreu, votre langue paternelle, lorsque vous vous êtes installé à Jérusalem à l'âge de quarante ans. Ainsi donc, certaines fois vous aussi avez eu difficulté à comprendre...

L'assistance était nombreuse, à Mulhouse. Elle vous écoutait avec avidité. Elle est restée silencieuse lorsque vous avez lancé cette question : pourquoi faut-il que le poète ait si bonne mémoire ? Je ne sais pas si elle a compris lorsque vous avez lancé : la mort est le rêveur du songe de ma vie.

A Mulhouse, ville de trois frontières, vous avez retracé votre trajectoire, votre vie justement, depuis l'Alsace aux Etats-Unis, puis en Israël. La veille de la conférence, Barack Obama avait été élu à la Présidence des Etats-Unis d'Amérique. Je croyais qu'il était le fils d'un Kenyan noir et d'une Américaine blanche de souche irlandaise, mais vous nous avez appris qu'il sortait de Bischwiller, comme vous ! Je ne transcrirai pas ici votre jugement concernant le Président George W. Bush.

J'étais particulièrement sensible à votre sens de la généalogie, lorsque vous affirmiez être le jumeau de votre grand-père... Un après-midi du mois de mars je vous rendais visite à Paris, rue des Marronniers. Alfred Dott était présent ce jour-là. Nous goûtions votre thé (de la marque que vous appréciez) et votre *marmor cake* (dont vous preniez une toute petite tranche). Nous avons discuté de choses et d'autres, de l'Alsace et des épreuves de la vie, de la place de la poésie dans le monde contemporain, des soucis qui arrivent avec l'âge... Vous me parliez également, puisque je suis médecin, de la maladie qui avait empoisonné votre vie entre 1950 et 1984, et de votre rechute après avoir cédé à une tarte aux quetsches !

Quelques semaines plus tard je vous écrivais, mais vous ne répondiez plus. Je finissais par comprendre qu'il n'y avait rien à répondre – peut-être rien à comprendre. Durant une assemblée générale des amis de votre œuvre, était évoquée la maladie de Henri Meschonnic (sans doute par Anne Mounic), et cette parole venait m'éclairer : on sait de quoi on parle, quand on peut se taire ensemble.

Je vous ai retrouvé en avril 2009 à Seebach, puis au colloque parisien de mars 2010 – c'était la dernière fois.

Sans nouvelles de vous je lisais d'autres ouvrages, même *Les Artistes de la faim*. J'aurais souhaité vous en parler. Traversant une passe difficile, je me disais que nos épreuves sont à la mesure de nos ressources. Nous nous croyons tantôt riches, tantôt indigents, alors que nous sommes les deux à la fois. Au fil des pages, vous me répondiez qu'il faut apprendre chaque jour à mourir pour ne pas mourir, à danser et boiter pour la vie. Parfois les épreuves nous amènent à persévérer dans la même trajectoire, d'autres fois elles nous invitent à une rupture, une métamorphose peut-être – comment parler de ce qui reste imprévisible, incompréhensible ? Il me venait d'autres questions, l'essentiel est-il dans le questionnement ? Considérez-vous votre travail poétique comme une œuvre continue et homogène, ou bien la poésie a-t-elle la charge de dire les discontinuités, de tenter d'exprimer l'indicible ? Dans votre situation d'aujourd'hui, écririez-vous de la même façon *Les Artistes de la faim* ? Pour croire en le divin, il faut le sentir en soi : ne serait-ce qu'une tautologie ?

Par la suite je vous téléphonais, de temps à autre, de moins en moins souvent. Je ressentais vos difficultés, vos problèmes de santé, l'absence d'Evy, le souci pour Daniel... Vous me disiez souvent que le grand âge vous avait rattrapé. Je n'étais pas en mesure de dire à ma façon : *stark machet die Not und die Nacht*, ni de vous dire quoi que ce soit de sensé ou de réconfortant – et je n'ai pas su le faire par la suite. Je me sentais en peine, loin de vous – et impuissant. Je me demandais de quelle façon vous apporter mon soutien, de quelle façon ne pas être maladroit.

Alors que je me pose encore cette question, cette réponse arrive : en vous écrivant comme je le fais maintenant. Oui, il est sans doute l'heure pour moi de témoigner à mon tour, de laisser choir les questions et de revenir à votre rencontre, de vous adresser ce message de solidarité, et de confiance.

Moi qui essayais de comprendre ce que les poètes nous disent d'essentiel, plus j'avance plus je comprends que c'est difficile à comprendre... Alors je vous entends presque me répondre, de votre voix si chaleureuse, en un murmure au creux de mon oreille : c'est bon signe. C'est bon signe puisque j'avance, puisque je vous entends, puisque nous sourions ensemble. Et soudain, je perçois mieux ce que je savais déjà : ce sentiment que je resterai toujours en dette envers vous.

Je vous tends les mains et je vous embrasse,